Ensemble STRAVINSKY : les contrastes d'un programme raffiné

Au moins une fois par saison, l'Association des «Concerts Classiques» invite un orchestre ou une formation de chambre issus de la région lorraine. Cette fois, l'invitation est allée à l'Ensemble messin STRAVINSKY. Un ensemble identifié, depuis plusieurs années, comme un spécialiste de la musique de notre temps. Cette formation à petite géométrie variable, dirigée par Jean-Pierre PINET, présentait un programme raffiné bâti autour de la notion de contrastes. Contraste entre les époques, contraste entre musique française et musique viennoise, contraste entre les démarches compositionnelles, de Joseph HAYDN à Arnold SCHÖNBERG.

C'est donc, chronologiquement, Joseph HAYDN qui ouvrait la confrontation, avec sa 101e symphonie (sur 104 !) dite de l'Horloge (appellation d'éditeur). Formation réduite ici au quatuor à cordes, épaulé par une flûte et un piano, en situation peu orthodoxe. Cette version lyophilisée d'une symphonie, popularisée par son second mouvement en imitation du tic-tac de balancier ou de métronome, a quelque peu étonné l'auditoire par cette réduction instrumentale pour le moins confidentielle. Déception donc devant le parti pris par ces chambristes rigoristes. Sonorités menues certes, mais surprenantes. Par exemple les pizzicati imitant le tic-tac de référence, ressemblaient fâcheusement à un cliquetis de danse macabre ! Dommage pour ce faux pas donnant un mauvais éclairage de cette œuvre sous tension qui eût mérité plus de chair musclée autour de ce squelette en trompe-oreille !

Heureusement la suite du programme baignait dans le bonheur, en partie grâce aux interventions remarquables de la harpiste Véronique GHESQUIERES. Elle nous a comblés dans DEBUSSY et RAVEL.Entre autres mérites, DEBUSSY aura eu celui d'opérer un retour à l'écriture modale dont il a inventorié les trésors harmoniques. Son diptyque «Danse sacrée - Danse profane» est un bon exemple de ses recherches sur la modalité (modes anciens, pseudo grecs), si bien illustrées par une harpe virtuose évoquant les souples «danseuses de Delphes» et autres profils sensuels des camées de la glyptique hellénique. Contraste entre la tonalité rigoureuse et vigoureuse du prolixe HAYDN et la modalité subtile de ce pionnier de l'impressionnisme musical.

Autre magicien de la musique française, Maurice RAVEL a signé une pièce éblouissante avec cette «introduction et allegro pour harpe, flûte, clarinette, et quatuor à cordes» où les STRAVINSKY ont particulièrement brillé. La harpiste Véronique GHESQUIERES a eu maintes occasions d'y déployer touts ses dons : dextérité digitale, maîtrise des pédales, goût parfait dans les soli expressifs et les soyeux glissandi. Les vents et les cordes étaient en parfaite atmosphère poétique avec la harpe. L'Ensemble a su conclure par un final très animé, en gerbes de feu d'artifice.

DEBUSSY, RAVEL furent donc les deux moments de bonheur de la soirée. L'entrée dans le nouveau monde atonal d'Arnold SCHÖNBERG ne s'est pas faite sans appréhension. Bien que sa symphonie de chambre (1906) ne propose qu'une approche asymptotique de l'atonalité, par l'emploi de l'accord augmenté, elle n'est reçue, cent ans après sa création, qu'avec un certain raidissement dans l'attitude du mélomane moyen. Ce dernier soir, il était visible que RAVEL et DEBUSSY ont comblé maintes oreilles en y infiltrant de l'élixir d'amour. Avec Arnold SCHONBERG, ce fut plutôt une potion amère, une sorte de révulsif bien propre

à décrasser les tympans de leur cérumen classique ou romantique. Malheureusement, les auditeurs les plus rétifs avaient oublié une paire de boules QUIES. Ils n'en sont pas morts !

C'est dire le chemin escarpé que beaucoup de mélomanes doivent emprunter pour accéder à la musique de notre siècle. C'est dire aussi le mérite d'un ensemble comme les STRAVINSKY qui n'hésitent pas à porter sur les fonts baptismaux les nouveau-nés des jeunes compositeurs. Puisse cette soirée avoir ouvert les oreilles de beaucoup sur un monde musical en perpétuelle mutation.

P.J